

Il aurait trouvé cela d'une infinie drôlerie, on croit entendre d'ici son rire créceller dans l'éther. Folie que de songer à enserrer Charles-Albert Cingria (1883-1954) en de sages volumes ! Déjà, son premier récit d'envergure, *Les autobiographies de Brunon Pomposo*, avait vu son incipit « mangé par les mulots ». Lesquels n'ont, il faut le croire, jamais cessé leur bouloitage papivore au long de cette œuvre éparpillée, dépa-reillée, émiettée. Cingria, ou le verbe démantibulé.

Bien sûr quelques pièces de résistance, manuscrits soigneusement enluminés qui sont des chefs-d'œuvre pour l'œil d'abord, pour l'esprit ensuite. Quelques prouesses reconnues, emblématiques, inoubliées.

Mais tant d'esquisses dont l'inachèvement n'altère en rien l'indubitable génie, tant de proses jaillies à l'encre rose sur le tout-venant, ticket de bus, coupon de papier hygiénique, où elles s'enroulent jusqu'au point final qui n'arrive jamais. Tant de vitupérations vigoureuses et salutaires enfermées au cœur glacé des revues, dispersées entre les soutien-gorge du catalogue Charles Veillon, entrées chez Paulhan comme par effraction, planquées en plaquettes introuvables.

Enfin tant de brouillons plus magistralement achevés que bien des romans du temps, pourtant tronqués par le manque de tout mais jamais d'imagination. Satanés mulots, qui bouffent les mots pire que l'oubli.

Quelques téméraires ont certes tenté de les en prémunir, car tel génie ne pouvait passer inaperçu. Gaston Gallimard ambitionnera de publier des